

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an. 14 francs six mois. 7 50 francs trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et C<sup>o</sup>, 20, rue de la Harpe.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est sous le patronage de la publication des annonces de MM. HAYAS, LAFFITTE, BULLIER et C<sup>o</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

### ROUBAIX

31 octobre 1863.

L'Agence Havas nous apprend que l'on a fait courir hier à la Bourse de Paris les bruits les plus étranges au sujet du Mexique. Tous ces bruits reposent sur une dépêche publiée par les journaux anglais et qui donne des nouvelles de la Vera-Cruz du 18 et du 19 août. Nous en avons des postérieures qui ne disent pas un mot des faits graves qu'elles annoncent. Il est donc évident que ces nouvelles sont entièrement controuvées. Tout est tranquille dans la partie du pays soumise à nos armes, et l'on prépare, à Mexico, l'expédition qui doit être dirigée du côté de San Luis de Potosi.

On a reçu des nouvelles de Mexico du 28 septembre, les Français ont occupé Cuernavaca, Zalaningo, Tlascala et d'autres places. Les pluies ont empêché d'entreprendre des opérations militaires importantes. Le ministre américain, M. Corwin, quoique continuant à résider à Mexico, maintient ses communications diplomatiques avec Juarez.

Le roi Georges va débarquer en Grèce au moment où se manifeste une grande effervescence.

L'armée est décidée à ne pas tenir compte des ordres du gouvernement qui lui défend d'assister au débarquement du roi. On espère que l'arrivée du monarque fera cesser ce fâcheux état de choses.

Les dépêches du Japon présentent le combat livré par les Anglais dans la baie de Kagosima comme une déroute complète. Les Anglais ont été obligés de fuir sans obtenir les satisfactions qu'ils demandaient. Les Japonais ont fait preuve d'un grand courage et refusent absolument de payer l'indemnité réclamée.

Une correspondance datée de Londres du 27 octobre, adressée au *Moniteur*, rapporte les paroles prononcées cette semaine dans le Lancashire, par M. Laird, dont l'autorité, quant aux questions maritimes, est universellement reconnue.

M. Laird a déclaré « que malgré la dépense de 30 millions sterling, faite par l'Amirauté, dans ces dernières années, l'Angleterre n'était point préparée contre les éventualités d'une grande guerre maritime. »

M. Laird pense que la flotte anglaise n'a encore ni le contingent nécessaire, ni de grandes frégates cuirassées, ni de bâtiments de même modèle dans les petits échantillons pour la défense des côtes, ni de navires à coupole ou *monitors* qui puissent traverser l'Atlantique. M. Laird croit également que les dépenses faites pour les expériences d'artillerie nouvelle n'ont pas encore produit les résultats qu'on en espérait.

Le correspondant du *Moniteur* ajoute que ces déclarations ont produit une vive impression dans le pays et que les partisans de l'Amirauté se proposent de répondre aux attaques de M. Laird.

Il est peu probable que lord Palmerston, Gardien des cinq Ports, vienne prochainement demander de nouveaux fonds pour augmenter les forces maritimes de l'Angleterre. J. REBOUX.

La partie officielle du *Moniteur* contient le rapport suivant à l'Empereur :

Sire, Je viens, au nom de la commission impériale chargée de l'organisation de la section française à l'Exposition universelle de Londres, rendre compte à Votre Majesté des résultats financiers de nos opérations.

» Votre Majesté sera satisfaite d'apprendre que nos dépenses sont restées de beaucoup au-dessous des crédits votés.

» Pour établir son budget, la commission impériale avait pris pour base la dépense de 634,000 francs, faite en 1851, pour l'installation à Londres de 1,700 exposants, pour le transport de 730 tonnes de colis et pour la rétribution de 30 jurés. Elle avait prévu qu'on pourrait avoir à installer 3,000 exposants, à retribuer 36 jurés, et à transporter 2,000 tonnes: ce qui aurait entraîné une dépense proportionnelle d'environ 1,400,000 francs. Espérant pouvoir introduire de notables économies, elle s'était bornée à demander 1,200,000 francs, votés par le Corps législatif le 2 juillet 1861.

» Nos prévisions ont été dépassées par suite des efforts qu'ont faits nos artistes et nos industriels; le nombre des exposants a atteint 5,779; le poids des colis s'est élevé à 2,219 tonnes, et la commission anglaise a porté à 65 le nombre des jurés. La commission impériale n'a reculé devant aucune dépense pouvant concourir à la splendeur de l'exposition; elle a fait frapper, avec le nom du destinataire en relief 800 médailles d'or, d'argent et de bronze, qu'elle a offertes à ses collaborateurs; elle n'a rien épargné pour remplir le devoir imposé à chaque nation dans ces concours internationaux, et, pour la première fois, grâce au dévouement de ses agents et au zèle des principaux exposants une exposition française a été prête au jour fixé.

» Nous sommes parvenus à compenser ces causes d'augmentation de dépenses par l'ordre sévère établi dans les détails des services et par le soin que nous avons eu de n'employer, à chaque phase de nos opérations successives, que le personnel strictement nécessaire. Les frais ont d'ailleurs été allégés par beaucoup d'exposants qui ont généreusement concouru, au moyen de leurs produits, à la décoration du palais de Kensington et de l'hôtel de la commission impériale de Londres.

» Si les dépenses de l'exposition de 1852 avaient dépassé celles de 1851 en proportion du nombre des exposants et du poids des produits, elles auraient atteint environ 2 millions de francs. D'après le compte définitif que je viens d'arrêter, elles s'élèvent à 975,000 francs.

Cette somme se décompose ainsi qu'il suit :

Dépenses liquidées.	951,125 fr.
Dépenses à liquider évaluées à	23,875
Total.	975,000 fr.

» J'informe M. le ministre de l'agriculture, du commerce, et des travaux publics et M. le ministre des finances, que l'Etat peut disposer de la somme de 225,000 fr. formant le reliquat du crédit alloué à la commission impériale.

» Veuillez agréer, Sire, l'hommage du profond et respectueux attachement avec lequel, je suis,

» De Votre Majesté,  
» Le très dévoué cousin,  
» Le prince président de la commission impériale,  
» NAPOLÉON (Jérôme).  
Paris, le 27 octobre 1863.

L'Opinion nationale publie la proclamation suivante que vient de lui adresser l'insurrection polonaise :

« A tous les amis de la Pologne. Depuis longtemps, l'Europe contemplait dans un morne abattement la Pologne déchue de sa puissance d'autrefois; il lui semblait voir un corps de qui l'âme s'était envolée.

» A la tristesse succéda l'oubli, là même où l'honneur et la conscience auraient dû perpétuer les mêmes souvenirs de gloire.

« — C'est un cadavre ! disaient les nations.

» — Mensonge ! répondit la Pologne ; le sang ne saurait couler du sein d'un cadavre !

» Un cri de menace et de souffrance, l'écho de sacrifices surhumains, tournèrent l'attention de l'Europe vers un peuple martyr, réclamant une existence trop longtemps contestée.

« — La Pologne n'est pas morte ! dirent les nations.

» Elle n'est pas morte ! avez-vous acclamé, nobles citoyens, en présence du peuple français, dont vous êtes la parole vivante.

» Et ce cri a retenti dans nos cœurs, fraternels comme un signal de délivrance et de salut.

» Nous disions à nos frères d'armes : L'amour de la Pologne fut de tout temps la noblesse morale de la France ; cette noblesse, on ne saurait la lui ravir qu'au prix de sa déchéance comme peuple initiateur du progrès et de la liberté.

» Nous tous, fils de cette Pologne déchirée, nous enfants de cette terre arrosée avec les larmes des vieillards et des mères, avec le sang des martyrs et des héros, pour votre sympathique participation à nos combats, nous vous envoyons une cordiale étreinte.

» Amis de la Pologne, recevez le salut de ceux qui vont mourir.

(Suivent vingt mille signatures de propriétaires fonciers, de membres du clergé, d'Israélites et de paysans.

Les journaux publient la lettre suivante que le prince Napoléon a adressée à M. Belmontet, à l'occasion de son ode en faveur de la Pologne, intitulée : *Dieu le veut !*

« Paris, le 19 octobre 1863.  
» Mon cher monsieur Belmontet,  
» J'ai reçu vos vers sur la Pologne, et je

les ai lus avec beaucoup d'émotion et d'intérêt. Dieu veuille que votre voix soit entendue et que la France ne laisse pas égarer ce malheureux pays, qui nous a toujours été si dévoué.

» J'espère que vous mettrez bientôt votre vote comme député d'accord avec la pensée chaleureuse du poète.

» Recevez, mon cher monsieur Belmontet, la nouvelle assurance de mes sentiments très distingués.

» NAPOLÉON (Jérôme).

### Pologne.

On écrit de Varsovie le 27 octobre :

« Le produit de la contribution extraordinaire imposée par un ordre venu de Saint-Petersbourg sur les habitants du royaume, doit être employé à ruffler le pays. Une somme de 40,000 roubles prise sur cette contribution est destinée à l'érection d'une statue de grandeur naturelle représentant le feld-marchal Paskiewitch à cheval. Cette statue sera exécutée à Saint-Petersbourg par le sculpteur Akay-noff, et, une fois achevée, elle sera transportée à Varsovie pour être placée en face de la préfecture de police actuelle.

» Une somme importante sera également employée à payer les frais de voyage des employés russes qui arriveront du fond de la Russie en Pologne. Une part de ce butin sera donnée aussi comme secours aux familles russes qui voudront s'établir dans le royaume. Une autre part servira à couvrir les frais de voyage des employés polonais qui seront transportés dans le fond de la Russie pour y occuper des postes officiels.

» Le bruit court que cinq églises à Varsovie vont être converties en églises schismatiques. On indique comme devant subir cette transformation, l'église Sainte-Croix, l'une des plus grandes de Varsovie. Il paraît même que ce nouvel abus ne tardera pas à recevoir son exécution, car les Russes construisent en toute hâte des clochers pareils à ceux qui ne figurent qu'au-dessus des églises russes. Malgré tout cela, les Russes n'espèrent pas rester longtemps en Pologne. Les affaires se traitent du jour au lendemain et les contrats que le gouvernement russe faisait autrefois pour plusieurs années ne se font plus maintenant que pour quelques mois.

### Italie.

On lit dans la *Nation* :  
« D'après ce qu'on nous écrit de Turin, le gouvernement italien est fort préoccupé

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 1<sup>er</sup> NOVEMBRE 1863.

— N° 42. —

## LE FIDÉICOMMISS

CHAPITRE XXVII.

(Suite).

— Je m'imagine bien que tu as beaucoup souffert. Tu dois avoir éprouvé une douleur affreuse. Tu portes encore le bras en écharpe, mon pauvre Richard !

— Ce n'est pas de cela que je voudrais parler. Outre les souffrances corporelles, il y a bien d'autres choses encore qui rendent le temps long et pénible. J'ai à te saluer de la part de la petite demoiselle Hedwige. Tu ne saurais croire combien elle a été aimable et prévenante ! Mais ce que tu croiras sans peine, c'est que souvent j'ai été assez ingrat pour désirer que ce pût être, ne fut-ce qu'une seule fois, ta main qui arrangeait mes oreillers.

— Tu es devenu un rêveur exalté, Ri-

chard ! On voit, à ton langage comme à tes manières, que tu as subi une quarantaine de six semaines. durant laquelle ton imagination seule a travaillé — tu ne me plains pas ainsi !

Le sang monta brûlant aux joues de Richard.

« Je vais aller embrasser ma mère, dit-il avec calme. Elle comprendra sans doute que l'on peut avoir des sentiments, des sentiments vifs et profonds, sans être pour cela un rêveur exalté. »

Isabelle ne le retint pas ; elle ne chercha pas même à adoucir l'expression qui l'avait blessé. Richard sortit ; mais il ne vit pas quel regard le suivit.

Quand Ebba vit reparaitre ce fils, objet de ses espérances et de son orgueil maternel, sa joie fut grande et éloquent, et celle de Richard, quoique plus silencieuse, ne fut pas moins vive quand il embrassa sa mère et sa sœur et reçut leur cordial baiser de bienvenue. — La baronne Eugénie partagea leur bonheur ; mais le plus heureux de tous, ce fut peut-être le colonel, qui avait enfin à qui confier ses chagrins, et quelqu'un qui partagerait avec lui les soucis qu'il se créait lui-même pour l'enterrement de sa sœur.

Enfin, ils étaient passés, ces jours de bouleversement et de tristesse, avec leurs murs tendus de blanc et leur odeur d'encens et de branches de sapin.

« Dieu merci, nous en voilà délivrés ! » s'écria le colonel quand le soleil de mai éclaira de nouveau les tentures rouges, bleues et jaunes. Les yeux sont réjouis de ne plus voir tous ces nuages blancs qui donnaient, pour ainsi dire, à chaque meuble une odeur de cadavre. Maintenant nous pourrions donc reprendre nos parties du soir. Mais quel dommage, quel irrépa-

nable dommage que le comte de Melin soit reparti pour Stockholm !

Mais le retour de Richard avait ramené la vie et la gaieté, et les jours et les semaines se succédaient et s'écoulaient en dépit de l'absence du comte.

Capables de comprendre et de goûter la vie renaissante du printemps, qui leur apparaissait dans un développement de jour en jour plus admirable, Richard et Klas Malchus fesaient de longues promenades dans les magnifiques environs de Rinholm. Chaque excursion resserrait les liens de leur confiance ; car, au sein de la libre nature de Dieu, les sentiments prennent un caractère meilleur ; ils deviennent plus ouverts, plus profonds, plus intimes — et cependant ils éprouvent le besoin de se communiquer à d'autres cœurs pour jouir d'une vie multiple ; ils se sentent riches comme la nature elle-même, et il faut qu'ils s'épanchent dans d'autres fleuves.

Jusqu'à-là, Richard ne s'était jamais permis une allusion aux sentiments de Klas Malchus pour Marie, quoiqu'il les eût aussi devinés. Mais les visites à la maison du sacristain étant devenues très-rarres, le lieutenant croyait que cet amour avait perdu son empire sur Klas Malchus. Cette supposition n'était guère compatible cependant avec le caractère de son cousin, et Richard désirait obtenir une confidence sur le véritable état des choses ; un soir donc qu'ils passaient bras dessus bras dessous devant l'église et la petite maison, il dit, tout à coup, d'un ton aussi simple que cordial :

« Souvent j'ai voulu causer avec toi de tes excursions à la cabane qui nous apparaît là au milieu des arbres, mais ta réserve m'en a toujours empêché. A pré-

sent que tu as déposé, je pense, cette discrétion, au moins lorsque nous nous promenons ensemble, dis-moi si j'ai eu raison de croire, pendant un certain temps, que ce lieu n'avait plus le même attrait pour toi ?

— Alors, Richard, répondit Klas sans la moindre contrariété, tu as cru que l'inconstance entrait dans mon caractère.

— Inconstance n'est peut-être pas le mot propre ; car pour être inconstant, il faut avoir abandonné un sentiment qui avait profondément pénétré dans notre cœur. Un penchant passager, au contraire....

— Richard ! interrompit Klas Malchus d'un ton un peu mécontent, je n'aimerais pas à entendre de ta bouche cette misérable définition.

— Misérable, non, Klas ! Sache que, par un penchant éphémère, je n'entends pas autre chose qu'un plaisir bientôt évanoui, une impression à laquelle notre cœur reste étranger.

— Je n'ai jamais éprouvé rien de semblable — je ne suis pas inconstant.

— Alors, Klas, tu pourrais donc, en réalité, sérieusement....

— Je pourrais, très-sérieusement et de toute mon âme, m'unir à celle qui aurait éveillé mon premier penchant. — Trouves-tu cela si peu naturel ?

— Non, certes non, bien loin de là, pourvu qu'il y eût d'ailleurs convenance, et que l'on pût croire à un égal degré d'éducation et à de la sympathie sous d'autres rapports.

ce qu'il gagne à un tel sentiment. Ce n'est pas toi qui peux analyser, disséquer l'amour pour voir jusqu'où il va, ou bien quel expédient il y a pour l'arrêter. Non, tu veux en jouir entièrement, et quiconque est animé de ce désir ne demande pas en quelle terre a poussé la fleur vers laquelle, tendent ses aspirations, pourvu que le parfum en soit pur, et que ses feuilles délicates enchaînent la couronne de la vertu.

— Mais, quelles figures poétiques ! s'écria Richard, en considérant avec une certaine inquiétude l'œil radieux de son ami. Je crois, mon bon Klas, ou plutôt je serais presque tenté de croire — que tu aimes sérieusement !

— Tu peux le croire, Richard, sans crainte de commettre un erreur !

Richard s'arrêta, tout court comme un homme qui suffoque ; — il savait que Klas Malchus faisait allusion à Marie — donc à un mariage avec la fille du sacristain ! Suivant le cours des réflexions involontaires qui se pressaient dans son esprit, il dit d'un ton grave :

« Je crains, Klas, que ce ne soit un coup mortel pour ton père !

— J'espère que tu vois les choses trop en noir, répondit tranquillement le baron : mais, comme il s'écoulera encore quelques mois avant ma majorité, j'irai jusqu'à de soulever d'inutiles orages qui ne purifieraient point l'air. Qu'ils éclatent plutôt alors tout d'un coup ; quand l'ouragan est passé, le calme renaît.

— Que parles-tu d'ouragan ! Ce sera un tremblement de terre, et je crains qu'il n'ébranle Rinholm jusque dans ses fondements. Pardonne-moi, Klas, de te demander, en ami sincère et dévoué, si tu as bien réfléchi à tout ?

(\*) Reproduction interdite.